

# Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES  
DE MONTPELLIER

(1706-1985)

NOUVELLE SERIE

TOME 16 - 1985

BULLETIN  
DE  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
ET LETTRES  
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER  
1985

## Séance publique du 11 février 1985

### HOMMAGE À MONSIEUR AIMÉ FOREST LA PENSÉE D'AIMÉ FOREST, SA PLACE DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

par Pierre MASSET

Chers Confrères de l'Académie,

Mesdames et Messieurs,

Monsieur Aimé Forest, qui a fait à Montpellier presque toute sa carrière professorale et universitaire, jouissait d'une grande notoriété bien au-delà des limites de notre ville, en France, en Allemagne, dans les pays d'Amérique latine et surtout en Italie. Aussi bien ai-je eu à cœur d'honorer sa mémoire dans deux revues philosophiques de large audience, l'une française, l'autre italienne, dans lesquelles il écrivait lui-même fréquemment. Le premier article, paru dans la revue *Les Études Philosophiques* en novembre dernier, s'intitule : «Aimé Forest : une métaphysique spirituelle». L'autre, sous le titre «De la tentation de l'esprit à la conquête de l'âme», paraîtra prochainement dans la revue italienne *Filosofia oggi*. Certains d'entre vous, Mesdames et Messieurs, m'ayant manifesté le désir de voir la personne et la pensée de M. Forest honorées comme il se doit dans cette ville qu'il a tant aimée, c'est très volontiers que je reprendrai devant vous la substance de ces deux études, en les dépouillant toutefois de tout ce qu'elles pourraient avoir de trop technique et en mêlant les considérations philosophiques aux notations d'ordre biographique. Ainsi pourrions-nous faire revivre parmi nous ce soir celui que nous avons bien connu et estimé, soit au sein de cette Académie, dont il fut membre de 1960 à 1968 et ensuite membre honoraire après son départ de Montpellier, soit dans cette Faculté des Lettres qu'il honora et servit pendant près de trente ans. Cet hommage sera pour moi une tâche bien douce, un hommage de piété filiale, pourrais-je dire, puisqu'il fut mon maître en philosophie et mon patron de thèse, et que je gardai toujours avec lui, quand il eut quitté notre ville, des relations épistolaires jusqu'à sa mort, à Limoges en mars 1983.

Aimé Forest était né dans un petit village du Limousin, à Rancon, le 18 février 1898. Son père était instituteur. De sa mère, je ne sais pas grand chose, sinon qu'elle était très douce, de sorte que l'atmosphère familiale était celle d'une intimité très chaude, en ce hameau isolé. Le jeune Forest appréciait surtout les promenades familiales dans les prairies et les bois. Dans son premier ouvrage il note avec sérieux que St Bernard, de son propre aveu, «n'avait eu d'autres maîtres que les chênes et les hêtres». Il eut, lui, d'autres maîtres certes, mais je pense que ce contact premier avec la nature, dans une ambiance familiale, le marqua aussi, et profondément.

C'est au Lycée de Poitiers, qu'il s'initia à la philosophie. C'est là, en Première supérieure, que Christian Maréchal, l'historien de Lamennais, lui fit comprendre, nous dit-il, ce qu'est vraiment la philosophie. Il dut interrompre ses études fin 1917 et 1918 pour servir sous les drapeaux, jusqu'à l'armistice de novembre 1918. Il prépara sa licence à la Faculté des Lettres de Bordeaux et fut reçu à l'agrégation de Philosophie en 1921. Il fut alors nommé professeur au Lycée de Guéret, puis en 1925 au Lycée de Poitiers. Il soutint sa thèse de doctorat en Sorbonne en 1931. Elle était intitulée «*Structure métaphysique du concret selon St Thomas d'Aquin*». La philosophie médiévale était alors très peu connue en France — l'est-elle beaucoup plus aujourd'hui ? je n'oserais le dire — elle venait à peine d'être introduite dans l'Université française par Étienne Gilson. A partir de ce moment, Aimé Forest fut connu comme historien qualifié de la philosophie du Moyen Âge. Cette réputation n'était certes pas usurpée, la suite devait le montrer, mais sur le moment cette qualification d'historien de la philosophie occulta quelque peu l'importance de la thèse complémentaire, qui avait pour titre «La Réalité concrète et la dialectique», dans laquelle il apparaissait que Forest était tout autant philosophe qu'historien de la philosophie. Mais dans l'Université française de l'époque, tout imprégnée de «l'idéalisme» des générations précédentes, imbue de rationalisme, et où d'aucuns refusaient d'accorder un sens quelconque à l'expression «philosophie chrétienne», le thomiste Forest faisait figure d'aérolithe ou de martien. Le jury de sa soutenance de thèse ne lui accorda pas la mention «très honorable», sous l'influence semble-t-il de Brunschvicg. Et surtout, il lui arriva ce que d'autres avaient connu en pareil cas, tels Maurice Blondel ou Jacques Paliard : comme eux, il fut pratiquement «interdit de Sorbonne» — l'expression est de Joseph Moreau, son ami de l'Université de Bordeaux — et exclu, au moins pour de longues années de l'enseignement supérieur. A noter aussi — circonstance aggravante, si je puis dire — la série de leçons qu'il donna dès 1934 à l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain sur le thème

«*L'idéalisme français et le thomisme*». Forest obtint cependant en 1936 d'enseigner à Paris, au Lycée Condorcet, au Lycée Rollin, ce qui lui permit d'entrer en relations très étroites avec des penseurs très proches de son orientation spirituelle et religieuse, comme Lavelle, Le Senne, et en général ceux qui collaboraient, chez Aubier, à la collection «Philosophie de l'esprit». C'est seulement quand le désastre national de 1940 eut fait tomber bien des mesquineries que Forest put accéder à l'enseignement supérieur : il passa un an comme chargé de cours à l'Université de Grenoble, où il remplaçait Jacques Chevalier, puis fut nommé en 1941 à Montpellier comme maître de conférences, puis professeur d'histoire de la philosophie.

C'est au cours des années qui suivirent qu'il connut l'épreuve la plus terrible de sa vie. Dans l'après-midi du 9 juin 1944, une compagnie de SS, perpétrant d'atroces représailles contre le village d'Oradour-sur-Glane, près de Limoges, incendia le village et anéantit sauvagement la population. Vingt-deux membres de sa famille y périrent, dont deux de ses six enfants, Michel âgé de 20 ans et Dominique âgé de six ans. Monsieur Forest et son épouse montrèrent dans cette épreuve une force d'âme peu commune, qu'ils puisaient dans leurs profonds sentiments chrétiens. Il lui arriva même plus tard, en Faculté, à l'issue d'un exposé d'étudiant sur le pardon, de confier à tel ou tel : tous les soirs dans mes prières je demande à Dieu de pardonner aux Allemands le massacre d'Oradour. Aimé Forest connut aussi d'autres épreuves, plus ordinaires certes, mais graves tout de même. Au cours d'une excursion au château féodal de Vilaviçosa, au Portugal, à l'issue d'un Congrès dans les derniers jours d'octobre 1959, il fit une chute et se fractura la jambe — une fracture très mauvaise dont il mit plus de deux ans à se guérir.

Pendant les 27 années qu'il passa à Montpellier, Aimé Forest partageait son activité entre ses obligations de professeur — il enseignait l'histoire de la philosophie, la morale et la philosophie générale ou métaphysique — et d'autre part ses recherches personnelles, qu'il poursuivait assidûment dans le calme de son appartement Rue Charles Tourtoulon. A cela il convient d'ajouter un certain nombre de conférences publiques, par exemple une conférence sur le sujet : existe-t-il une philosophie française ? Ou encore une conférence sur la pensée de Simone Weil, qu'il estimait beaucoup, sans pour autant partager toutes ses positions philosophiques. Je me souviens aussi d'une conférence qu'il donna à un groupe d'enseignants chrétiens, à la Merci, sur l'art et la valeur de l'art. Il présida pendant de longues années aux destinées de la Société Languedocienne de Philosophie, avec entrain et dévouement. Il donnait de même chaque mois, à midi, une conférence à Radio-Montpellier dans le cycle des «conférences universitaires». Il faisait également partie d'un groupe

œcuménique qui réunissait, le plus souvent à l'Enclos St François, un certain nombre de personnalités montpelliéraines, comme M. et Mme Humbert, ou le pasteur Cadier, ou Jean Guitton, pour des recherches œcuméniques. Aimé Forest ressentit avec une grande peine les événements de mai 1968. Pour lui, qui avait une réelle vénération pour l'Alma mater, pour l'Université, considérée comme le temple du savoir, comme le conservatoire des valeurs de l'esprit, des idées de tolérance, de respect mutuel et de recherche ardente de la vérité, mai 68 fut un véritable sacrilège. Il en conçut une profonde amertume. Et c'est alors qu'il prit sa retraite et se retira, au cours de l'été 68, à Limoges, sa terre natale. Il devait y connaître encore quelques épreuves, en particulier la mort de sa femme, Jeanne, en septembre 1973. Ce fut pour lui un profond déchirement. Dans un chapitre de son livre *L'Avènement de l'âme*, qu'il dédia alors à sa mémoire, chapitre portant sur l'amour spirituel, il est permis de voir, de deviner plutôt, car M. Forest était d'une discrétion extrême, la profondeur du sentiment qui l'unissait à elle. Cette séparation lui rendit plus pénibles les dix dernières années de sa vie, ainsi d'ailleurs qu'un infarctus du myocarde en 1974 et une deuxième crise cardiaque, qui nécessita aussi l'hospitalisation, en 1977. Il n'en continua pas moins son travail de recherche, de méditation et d'écriture jusqu'à sa mort, le 20 mars 1983, à l'âge de 85 ans. La veille, à sa fille venue l'assister dans son dernier combat, il disait dans un sourire : «je suis heureux».

La bibliographie d'Aimé Forest, qu'il dressa lui-même à la fin de son dernier livre sur le «lien spirituel», est très abondante. Je m'en tiendrai ici à ses principaux ouvrages :

- La Structure métaphysique du concret selon St Thomas d'Aquin, 1931.
- La Réalité concrète et la dialectique, 1931.
- Du Consentement à l'être, 1935.
- Consentement et Création, 1943.
- Le Mouvement doctrinal du 9<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle. De Jean Scot Erigène au siècle des universités, 1951.
- La Vocation de l'esprit, 1953.
- Pascal ou l'intériorité révélatrice, 1971.
- L'Avènement de l'âme, 1973.
- Essai sur les formes du lien spirituel, 1981.

A cela il faudrait ajouter deux ouvrages publiés en italien et de très nombreux articles parus dans diverses revues, françaises ou étrangères, articles dont certains sont très précieux pour l'histoire de sa pensée. Il faudrait aussi mentionner les

nombreux comptes rendus d'ouvrages philosophiques, les conférences données en France ou à l'étranger, les études portant sur des auteurs anciens ou contemporains — car sa culture philosophique était très vaste et son érudition prodigieuse — ainsi que les communications aux Congrès de philosophie.

Je voudrais maintenant vous donner, Mesdames et Messieurs, un aperçu de la philosophie de M. Forest, un aperçu qui, tout en évitant toute technicité trop lourde, vous livrerait cependant l'essentiel de sa pensée, ses thèmes principaux, et nous permettrait de préciser la place qu'elle occupe dans la philosophie contemporaine.

Bergson nous dit quelque part «qu'un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose, et encore a-t-il plutôt essayé de la dire qu'il ne l'a dite véritablement». Il en découle que comprendre en vérité un philosophe, c'est essentiellement saisir, parmi les multiples choses qu'il a dites, les nombreux livres et articles qu'il a écrits, l'affirmation essentielle, la proposition simple qui résume toute sa philosophie, qui est à la fois à l'origine de sa recherche, comme une incitation permanente, et au terme de ses acquisitions. Ce que l'historien de la philosophie peut souhaiter de mieux, c'est que l'auteur étudié nous découvre lui-même ce fil conducteur de sa philosophie, le noyau premier à partir duquel toute sa pensée s'est développée. C'est justement ce que fait M. Forest dans une conférence donnée à l'Institut de philosophie de Bologne en 1965 et qu'il intitulait «Itinéraire philosophique». Ce titre est très évocateur : c'est bien en effet d'un itinéraire qu'il s'agit, avec son point de départ, son axe de développement et ses ramifications.

La réflexion philosophique, nous dit-il, n'est pas une simple spéculation (Penser pour penser), elle est induite par un besoin vital, elle répond à une interrogation posée par l'existence elle-même. Et les certitudes qui sont impliquées en fait dans cette attitude face à la vie, il s'agit de les analyser, de les critiquer, de les justifier en raison, et à partir de là c'est toute une philosophie qui naît et se constitue. Quel fut donc, pour Forest, le «sentiment fondamental», le «fait primitif», comme dit Biran, l'expérience fondamentale ? Voici la réponse : «Nous avons, dit Forest, l'idée d'une vérité qui nous est en un sens manifestée et qui reste pourtant toujours à conquérir. Nous n'avons pas à la constituer... mais elle ne s'impose pas à nous. Elle est reconnue dans un acte d'attention qui suppose un retour à l'intériorité. Cette expérience a toujours été pour moi préalable à toute recherche. Je la traduirai simplement par l'idée de présence spirituelle». Arrêtons-nous quelques instants sur cette expérience première : la vérité — qui est exactement ce que le philosophe

recherche — la vérité nous est en quelque sorte donnée, en ce sens que nous n'avons pas à la constituer, à la fabriquer, mais en même temps nous devons travailler à la découvrir, par une «adhésion» active et laborieuse, par une disponibilité attentive et ardente. «Ainsi, poursuit Forest, nous reconnaissons dans les plus hauts moments de notre vie que nous sommes très proches d'une vérité qui nous fuit ordinairement et que nous avons toujours à reconquérir». Vous l'avez remarqué : «dans les plus hauts moments de notre vie», nous dit Forest. Habituellement nous sommes distraits de nous-mêmes, pris par de multiples tâches ; c'est le «divertissement» pascalien (Forest a de nombreuses affinités avec Pascal), et c'est pourquoi cette vérité que nous cherchons, nous ne nous apercevons pas que nous la portons déjà en nous.

Pour saisir la portée exacte de ces affirmations premières, comparons-les avec d'autres philosophies. La philosophie qui régnait souverainement à l'époque où Forest faisait ses études universitaires, c'était, avons-nous dit, l'idéalisme. C'est la forme extrême du rationalisme. La raison. La raison seule ! L'esprit humain, seul instrument de la vérité, seul critère de vérité. A la limite, c'est l'esprit humain qui constitue lui-même la vérité, qui l'engendre, qui la construit. Issue de Kant, développée par Hegel, cette vision des choses trouve son point d'aboutissement dans l'idéalisme français, surtout Hamelin, Lachelier, Lagneau et ensuite chez Brunschvicg. Or Forest avoue : «J'ai toujours éprouvé une vive séduction pour l'idéalisme». Ce qu'il admire chez ces philosophes, c'est le sentiment vif qu'ils ont du sérieux de la pensée, de la dignité de l'esprit comme valeur première, de l'esprit qui nous permet de dépasser ce que nous apportent les sens et les sciences positives, de l'esprit qui donne sens aux choses et leur permet ainsi «d'être» vraiment. Mais Forest sait éviter les outrances de l'idéalisme. Non ! Nous ne créons pas la vérité, nous la découvrons seulement, et la démarche la plus authentique de l'esprit consiste à reconnaître que sa vocation profonde le porte à l'affirmation de l'être, à l'attestation des valeurs, qu'il ne crée pas. En cela, qui est la démarche même du réalisme, Forest rejoint la position thomiste. Aimé Forest a beaucoup étudié le thomisme. C'est avec l'aide et les encouragements d'Étienne Gilson, qui a inauguré dans l'Université française une manière toute nouvelle de considérer la philosophie du Moyen Âge, que Forest a pu réaliser son étude sur «la structure métaphysique du concret» chez St Thomas. Il se sentait d'ailleurs, nous dit-il, «attiré vers ces doctrines par une sorte de pressentiment de ce qu'elles pouvaient (lui) apporter». Il admirait en elles ce qu'il appelle l'optimisme métaphysique, «le zèle de l'être, l'idée dernière d'une discrétion de l'action divine qui établit chaque chose dans la vérité de son essence». Telle est bien en effet la vision thomiste : chaque chose tient de Dieu

son essence, sa nature, qui est la forme propre de son être, et l'esprit humain, parce qu'il est connaturel à l'être, est habilité à retrouver cette essence des êtres. De la sorte le thomisme résout à la fois le problème de l'être et le problème de la connaissance. Ce «réalisme de l'intelligence» ne fut certes pas sans faire naître chez Forest quelque réticence critique, et il est reconnaissant à l'abbé Duret, professeur au Collège Stanislas de Poitiers, de l'avoir aidé à la surmonter. Il me semble, pour ma part, que Forest à la fois intègre le thomisme et le dépasse. Il le dépasse de deux manières : d'une part, par son rattachement en profondeur à la tradition de la philosophie classique française, et d'autre part par l'accès à une sagesse plus haute, spirituelle.

Aimé Forest se reconnaît parfaitement dans la lignée de la philosophie classique française issue de Descartes. Celui-ci a eu le mérite d'attirer l'attention des philosophes sur le sujet pensant (*je pense, donc je suis*). Le «je pense» apparaît alors comme ce qui à la fois fonde la dignité de l'homme et constitue le lien qui le rattache à l'univers et, d'autre part, à Dieu. Il s'agit donc d'une philosophie de la subjectivité, du sujet pensant. Cette philosophie a été illustrée chez nous par des philosophes tels que Malebranche, dans le sillage immédiat de Descartes, ou par Maine de Biran, dont Forest est très proche, et elle se retrouve jusqu'en notre époque chez de nombreux auteurs, chez Lavelle, Le Senne, ou encore chez Bergson ou Blondel. Aimé Forest partage pleinement cette affirmation qui leur est commune, du sujet humain comme pensée et liberté. Dans la philosophie contemporaine, il se trouvait tout à fait à son aise avec l'existentialisme — avec certes bien des nuances, car les courants de l'existentialisme sont divers — mais le souci de l'existant, du sujet concret entrait parfaitement dans ses vues. Le structuralisme, par contre, qui équivaut à une négation du sujet au bénéfice de structures impersonnelles, était aux antipodes de sa philosophie. Aimé Forest se référait souvent et très volontiers à ces diverses expressions de la philosophie contemporaine. Permettez que je vous dise ici un mot, comme par parenthèse, de sa manière d'enseigner : c'était avant tout une attitude d'accueil aux autres philosophies, comme d'ailleurs il était accueillant dans la vie. Il arrivait à sa chaire, d'un pas menu et pressé, sortait de sa serviette une simple feuille et, là-dessus, énonçait quelques propositions simples, qu'il illustrait par une profusion de citations ou de références à de nombreux penseurs, sans exclusive, aussi bien Sartre que St Anselme, en revenant sans cesse aux quelques affirmations centrales. Méthode donc de méditation, d'accueil, de multiplication des angles de vue, de modestie — tout le contraire d'un exposé rigidement construit.

Ce recours constant à la pensée d'autrui lui permit d'éviter ce qu'un thomisme étroit aurait eu peut-être de desséchant, et même, vous disais-je, de dépasser le thomisme. En particulier, Forest a beaucoup étudié les doctrines médiévales, non seulement dans son texte sur «le mouvement doctrinal du 9<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle», mais dans de nombreux articles. Dans ces doctrines monastiques du Moyen Âge, notamment chez St Bernard, il aime retrouver le mouvement de l'âme religieuse, qui est à la fois découverte des biens de l'esprit et progrès de la conscience d'une part, et d'autre part enrichissement religieux. «L'âme, écrit-il, se retrouve elle-même en entrant dans la ressemblance divine», elle passe «de l'exil à la patrie». Elle fait l'expérience «d'une existence perdue et retrouvée». On peut dire que «la démarche religieuse a une signification philosophique», elle procure «une révélation de l'esprit». Il y a selon Forest une réelle parenté et une continuité en profondeur entre ces doctrines du Moyen Âge et les diverses expressions de la philosophie classique française. Les unes et les autres, jointes aux influences venues de ce courant thomiste ou néo-thomiste ou existentiel qu'illustrèrent les philosophes de Louvain et, en France, les Maritain et les Gilson, nous permettent de comprendre ce qu'il convient de placer, parlant de Forest, sous l'expression «dépassement du thomisme».

Il est dès lors facile, sous cet éclairage, de comprendre les thèmes principaux par lesquels s'exprime la pensée de M. Forest. Recueillement, réflexion, méditation, intériorité, consentement, accueil, tels sont les thèmes sans cesse repris et qui définissent la méthode de Forest. Le recueillement de l'esprit qui philosophe n'est pas le repli sur soi, ce serait là l'erreur de Narcisse, mais bien plutôt le retour en soi, le retour à l'intériorité, dans le silence des puissances qui en général nous distraient de nous-mêmes et de la vérité que nous portons en nous. Pascal et St Augustin ne diraient pas autre chose. C'est une réflexion qui est en même temps une méditation, une reprise de l'esprit par lui-même. Elle est «l'épiphanie de la spiritualité», «l'esprit lui-même en acte de réflexion», elle nous fait accéder à «ce par quoi nous sommes». Ce qu'il y a de remarquable, et de très important, chez Forest, c'est cette affirmation que le progrès de la vie spirituelle va de pair avec le dévoilement de l'être et de la vérité : plus on avance soi-même dans la spiritualité, et mieux on voit la vérité. L'esprit et l'être s'accordent parfaitement. La vérité est en nous, mais cachée ; elle ne se découvre qu'à la rectitude et à la finesse du discernement. Et Forest répétait souvent dans ses cours cette pensée de St Augustin : *noli foras ire, in te interiore redi, ubi ipsa habitat veritas*. Ne te tourne pas vers le dehors, entre en toi-même, c'est là qu'habite la vérité.... L'attitude du philosophe doit donc être une attitude de disponibilité — car nous ne faisons

pas la vérité — et de consentement, une fois que la vérité nous est manifestée, un acquiescement profond, ce que Blondel appelait «l'agnition». Cela exige sans doute beaucoup d'humilité, de modestie, d'effacement devant la manifestation du vrai — et Forest était tout entier accordé à cette modestie essentielle — et en même temps cela exige une activité intense, un vrai travail de purification intérieure, de décapage, d'ascèse morale et spirituelle, pour laisser la vérité être en nous et apparaître et se révéler à nous. L'intériorité est «révélatrice», dit-il à propos de Pascal.

Autres thèmes de Forest, qui ont trait plutôt à l'objet de la recherche philosophique : l'âme, l'avènement de l'âme, la présence, l'amour spirituel.

Il peut sembler à première vue que le mot «âme» doive se trouver fréquemment sous la plume des philosophes. Détrompez-vous. Dans la philosophie contemporaine, ce mot est à peu près banni et comme tabou. Depuis Kant et jusqu'à nos jours, le mot âme s'est vidé de toute sa substance et de son être pour ne plus désigner finalement qu'un ensemble de qualités psychiques, d'apparences psychiques sans consistance, vaguement groupées sous le mot «moi». Et les structuralistes contemporains ont donné à l'âme le coup de grâce : l'homme n'est qu'un amas d'impressions fugitives et de structures impersonnelles, une figure de sable sur la plage et que la première vague emportera ; mais il n'y a plus d'homme intérieur, plus d'être de l'homme, plus d'esprit humain substantiel, ni donc de destinée éternelle personnelle. Forest a eu le courage de réhabiliter la notion d'âme. Une âme qui n'est à concevoir ni comme un ectoplasme évanescent, ni comme une chose, mais une âme qui est une réalité substantielle concrète tout en étant esprit et liberté, sujet personnel et être d'éternité.

Forest nous parle également de l'amour, de l'amour spirituel. Il a sur ce sujet de très belles analyses. Car l'amour sensible, nous dit-il, est fragile, incertain, sujet à illusions, les sentiments sont changeants. Mais l'amour spirituel surmonte les incertitudes de l'amour sensible. Il doit se conquérir sur l'amour sensible, tout en l'intégrant et en le dépassant, en l'assumant dans une visée spirituelle vers le bien total. Il est à la fois inclination et approbation, désir et consentement, spontanéité ardente mais aussi respect et délicatesse extrêmes. «Aimer, dit-il, c'est vouloir donner l'autre à lui-même». Non pas disposer de l'autre, mais l'aider à être lui-même. Et Forest redit souvent, à propos de St François : «aime les êtres tels qu'ils sont, tel est le précepte le plus haut de St François». Tels qu'ils sont, c'est-à-dire : dans leur être profond, dans leur être vrai, leur valeur, tels qu'ils sont vus par Dieu. Il ajoute : «l'art spirituel est de savoir aimer».

Autres thèmes, pour finir, qui nous aident à concevoir la «demeure de l'âme» vers laquelle chacun doit tendre : la sagesse, la piété, le sacré. Le philosophe cherche à atteindre la vérité, mais au-delà de la vérité il y a la sagesse, moins éclatante peut-être que la vérité philosophique pure, mais plus riche d'harmoniques, mettant en jeu le cœur et le vouloir en même temps que l'esprit. La sagesse procure la réalisation de soi dans l'unité, elle est à la fois simplicité et totalité, elle est l'achèvement de la vie spirituelle. L'homme qu'on appelle un «spirituel» n'est pas toujours un philosophe au sens technique du terme, mais il en possède l'équivalent sur un plan supérieur, où il lui est donné de «goûter» ce qui est vrai et juste dans la paix intérieure. *Recta sapere*. Ce sage, ce spirituel, éprouve à l'égard de toutes choses un sentiment de piété profonde, il a le sens du sacré. Forest parle ici de «sacré fondamental», de «piété fondamentale», pour bien signifier que cela n'est pas nécessairement lié à une religion. Cette piété fondamentale en effet est déjà présente dans le consentement à l'être, elle est «un acquiescement à la valeur profonde des choses». Elle consiste à saisir les choses et la nature entière comme «spiritualisables», selon le mot de Blondel, et aussi, plus profondément, comme gratuité, comme don. Et l'âme elle-même se saisit à son tour comme don. Toute chose est sacrée qui est un don venu d'en-haut. En cela est d'ailleurs le fondement de la beauté — Forest a de fort belles pages sur l'esthétique. De cette beauté il n'y a rien à expliquer, mais seulement à contempler. Sentir la «présence» des choses. Leur charge d'être. Ainsi naît pour le spirituel-philosophe comme un autre monde dans le monde, comme une quatrième dimension du réel, accessible seulement dans le recueillement. L'épiphanie de l'être, «l'essence de la manifestation», l'être vrai de l'être, l'accès aux choses même, tel est le sacré. Il est la présence de l'être et sa fruition. Cette manière profonde et toute nouvelle de voir le monde que Forest appelle «piété fondamentale» a un caractère à la fois spirituel et métaphysique, à la fois philosophique, poétique et mystique. Elle est «un pur vouloir que l'être soit». Faire nôtre le rythme des choses, nous unir par la contemplation à leur être intérieur, telle est notre vocation. «Nous n'avons rien à ajouter à la louange des choses, écrit Forest, mais nous pouvons y participer par la grâce de l'attention» et participer ainsi à l'acte par lequel Dieu crée les choses.

Ces considérations de profonde spiritualité ne sont pas chez Forest une manifestation de pur esthétisme, ni de pure spéculation. Elles ont été vécues par lui. Ici l'homme rejoint parfaitement le philosophe. Aimé Forest a toujours été un homme de devoir, et jusqu'au scrupule, dans ses obligations de professeur. Il avait au plus haut point le sens de la justice, aussi bien à l'égard des étudiants dans les

examens et les jurys d'examens que pour défendre tel collègue de Faculté injustement attaqué. Timide et discret, il savait aussi être très ferme et courageux dans l'affirmation de ses convictions. La tolérance, le respect qu'il manifestait à tous était à la fois l'expression d'une grande délicatesse à l'égard de la vérité que nul ne possède et qui ne se peut approcher qu'avec d'infinies précautions, et d'une bienveillante charité. Croyant sincère et pratiquant fervent, il se faisait néanmoins un devoir de ne compromettre en rien l'Université par son attitude personnelle et poussait à l'extrême ce que nous appellerions aujourd'hui l'obligation de réserve. J'ai dit aussi comment il a, au moment du drame d'Oradour, vécu jusqu'à l'héroïsme, dans une étroite communion d'âme avec son épouse, l'idéal chrétien du pardon.

Je ne sais ce que l'histoire de la philosophie retiendra de la discussion sur la «philosophie chrétienne» qui passionna le début de ce siècle. Ce qui est certain, c'est que si quelqu'un mérita jamais la qualification de «philosophe chrétien», c'est bien Aimé Forest. Car il fut toujours et d'un même mouvement philosophe et «spirituel». Dans sa vie comme dans sa pensée. Toutefois, en bon thomiste qu'il était, il sut toujours se garder des exaltations faciles et de la confusion des ordres, distinguant bien au contraire la nature et la grâce, la raison philosophique et l'illumination surnaturelle. Augustinien de cœur et thomiste d'esprit, Forest évolua tout doucement, dans la mesure même où sa réflexion s'achevait en sagesse, dans le sens d'un augustinisme de plus en plus marqué, mais sans renier jamais ni laisser ébranler en quoi que ce soit la fermeté de sa profession thomiste. Il resta toujours fidèle, en tant que philosophe, au réalisme de l'intelligence, à l'affirmation de la connaturalité de l'esprit et de l'être, et au principe de l'autonomie, dans son ordre, de la philosophie. C'est donc une position fort originale qu'il occupe dans la philosophie contemporaine et dans la philosophie française en général.

En terminant, vous me permettrez, Mesdames et Messieurs, de souligner à quel point Aimé Forest, au cours de ces vingt-sept années passées chez nous, était devenu un Montpelliérain d'adoption et combien il avait pénétré le mode de penser languedocien. Il avait, en septembre 1961, ouvert la séance d'inauguration du 11<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de philosophie de langue française, à Montpellier, par un brillant exposé sur «la tradition philosophique en Languedoc». Depuis la doctrine de l'amour courtois chez les troubadours du Moyen Âge jusqu'à Paul Valéry, en passant par Auguste Comte et Charles Renouvier, il se plaisait à voir dans ce qu'il appelle «la pensée languedocienne» le sens de l'effort spirituel, la maîtrise de l'esprit et l'exigence de rigueur, la beauté des formes faite de lumière et de «mesure austère», par où se manifeste, disait-il, comme un appel à l'invisible. Et lorsqu'il se fut

retiré dans sa province natale pour une retraite studieuse, Monsieur Forest garda toujours très vive la nostalgie de Montpellier. Nous nous écrivions de temps en temps, à l'occasion d'échanges de tirés à part. Et il évoquait à chaque fois ces vingt-sept ans passés à Montpellier comme une très belle période de sa vie, malgré les épreuves. Le souvenir de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier et de l'Université de Montpellier était certainement pour beaucoup dans cette nostalgie.

Pierre MASSET

\*

\* \*